

Une course fatale vers l'abîme ?

A propos de : Harmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. D. Renault, Paris, La Découverte, Coll. « Théorie Critique », 2010.

Paul Bouffartigue

Cet ouvrage, traduit de l'allemand – il est paru initialement en 2005 - est appelé à marquer le paysage des recherches sur le temps. C'est un livre ambitieux, puisqu'il vise à établir « une sociologie du temps digne de ce nom » (p. 15), alors que, selon l'auteur, la masse des études de sociologie du temps souffrent de « l'absence de lien systématique et solide avec la théorie sociologique » (p.14). Disons le tout net, il se révèle pour l'essentiel à la hauteur de cette ambition : impressionnant de rigueur et d'érudition¹, bien écrit et traduit, il parvient à intégrer au sein d'une théorie de l'accélération fort séduisante les grands apports des auteurs classiques de la discipline – au premier rang desquels Marx, Weber, Durkheim et Simmel – ainsi que de multiples travaux théoriques et empiriques plus récents sur le temps. Héritier de l'Ecole de Francfort – c'est un élève d'Axel Honneth - on soulignera son souci d'appuyer son argumentation sur un grand nombre d'enquêtes. Et pourtant, il laisse un goût d'inachevé : la radicalité du diagnostic ne confine-t-elle pas parfois à l'unilatéralité ? Les forces sociales susceptibles d'empêcher cette course vers l'abîme qu'il nous décrit sont-elles si faibles que la catastrophe finale paraisse quasiment inéluctable, sauf, seule piste suggérée par l'auteur dans ses dernières lignes, d'espérer en la seule relance d'une « théorie sociale contemporaine créative » proposant, comme y invitait P. Bourdieu, des moyens « de s'opposer aux tendances immanentes de l'ordre social » ? (p.373).

Dans une longue introduction, H. Rosa entend développer son hypothèse centrale : « la modernisation n'est pas seulement un processus multidimensionnel dans le temps, mais (...) elle désigne aussi et avant tout une transformation structurellement et culturellement très significative des structures et des horizons temporels et (...) le concept d'accélération sociale est le plus adéquat pour comprendre la voie que prend cette transformation » (p.16-17). En effet, « les structures et horizons temporels sont un, sinon le point de jonction entre les perspectives du système et perspectives des acteurs », ils aident à comprendre le mystère classique en sociologie de la mise en adéquation de la logique de l'action et de celle du système : « les horizons et les structures temporels sont constitutifs de l'orientation de l'action et du rapport du sujet à lui-même ; en même temps ils échappent à la maîtrise individuelle dans la mesure où le temps, indépendamment de sa construction sociale se manifeste vis-à-vis des acteurs comme une « donnée naturelle ». C'est parce que la solide facticité du temps et sa nature sociale non moins réelle sont indissociablement liées que les structures temporelles constituent le lieu central de la coordination et de l'intégration des projets individuels de vie et des exigences « systémiques » (p. 17-18).

L'idée d'une accélération du temps est loin d'être nouvelle, puisqu'elle accompagne la naissance de la modernité. H. Rosa va donc s'inscrire, tout au long de son livre, dans les débats sur « modernité » et /ou « post-modernité » ou « modernité avancée » (selon la formule de Simmel, qui a la préférence de l'auteur). Ce que nous vivons depuis une vingtaine d'années

¹ La bibliographie, essentiellement germanophone et anglophone, est abondante. Le spécialiste français regrettera sans doute l'absence de quelques auteurs comme Maurice Halbwachs, William Grossin ou Philippe Zarifian.

est-il une rupture radicale d'avec la modernité, ou plutôt – position qui est celle de l'auteur - une radicalisation de cette dernière provoquant une série d'effets paradoxaux, notamment d'*accélération* d'une part, de *pétrification* d'autre part ? « L'accélération sociale présente de manière constitutive dans la modernité franchit dans la «modernité tardive» un point critique au-delà duquel il est impossible de maintenir l'ambition de préserver la synchronisation et l'intégration sociale » (p.35). Se produit alors un renversement dans lequel le temps lui-même, biographique et historique, subit une transformation qualitative : les modèles et perspectives temporels sont désormais redéfinis en permanence en fonction des situations et du contexte, ce qui produit des formes historiques inédites d'identité – « identité situative » - et de politique – « politique situative ». Et le projet de la modernité, celui d'une autonomie individuelle et collective est, de fait, abandonné.

Un des apports du livre est la distinction analytique fondamentale entre trois dimensions de l'accélération : l'accélération *technique*, l'accélération des *changements sociaux*, l'accélération du *rythme de vie*. H. Rosa rappelle cette évidence trop souvent oubliée : l'accélération technique ne détermine pas nécessairement une accélération sur les deux autres plans ; au contraire, les gains temporels permis par l'accélération des processus techniques – notamment dans les transports ou les communications – libèrent potentiellement des ressources temporelles. Si ce n'est pas le cas, c'est que la croissance des activités est plus rapide que celle de l'accélération technique.

La première partie de l'ouvrage développe les fondements conceptuels de la théorie proposée. Avant de s'appuyer sur les fondateurs de la sociologie pour construire son analyse de l'accélération l'auteur rappelle que la modernité est, depuis la Renaissance, décrite comme accélération, dont on peut repérer les deux dernières grandes vagues – 1890/1910, puis depuis 1989 ; que l'expérience de l'accélération et du sentiment de manque de temps qui lui est associé est inscrite dans cette modernité ; et qu'elle est plus un préalable qu'une conséquence de l'accélération technique. Le processus de modernisation peut s'interpréter de quatre grands points de vue, chacun d'entre eux ayant été privilégié par un auteur classique. Pour Marx, ce sont les transformations de la relation de la société avec la nature, dans le sens d'une *instrumentalisation* ou d'une *domestication*. Pour Weber, c'est le processus de *rationalisation*. Pour Durkheim, la *différenciation* sociale. Et pour Simmel, l'*individualisation*. Chacun de ces auteurs fait bien référence à l'expérience de l'accélération sociale, mais sans mettre la transformation de structures temporelles au cœur de son édifice théorique. Or le temps ne peut être réduit à une cinquième perspective qu'il suffirait d'ajouter : « Il est une dimension centrale et constitutive de ces phénomènes et l'accélération se révèle comme un aspect et un élément de chacune des quatre évolutions qui leur sont liées : elle semble même être le principe qui les relie et les anime en même temps, au sens où elle apparaît à la fois comme la cause et la conséquence de ces autres tendances de la modernité » p. (82).

H. Rosa précise ensuite sa définition de chacune des trois formes de l'accélération. L'*accélération technique* est celle de processus orientés vers un but : transports, communications, fabrication, services, distribution, consommation. L'*accélération du changement social* est celle du rythme auquel se transforment les formes de la pratique et les orientations de l'action, les formes de lien social et les modèles relationnels. Elle se traduit par la compression du présent, l'accélération du vieillissement social et culturel, le « non-simultané du simultané » -ce qui a encore cours dans un espace donné n'a plus cours ailleurs et pas encore autre part. Cette seconde forme d'accélération se traduit par l'« augmentation du rythme d'obsolescence des expériences et des attentes orientant l'action, et comme un

raccourcissement des périodes susceptibles d'être définies comme appartenant au présent, pour les différentes sphères des fonctions, des valeurs et des actions » (p.101). L'*accélération du rythme de vie* enfin, est définie objectivement par l'augmentation, le raccourcissement ou la densification du nombre d'épisodes d'action ou d'expérience par unité de temps. Et elle se traduit subjectivement par une recrudescence du sentiment d'urgence de pression temporelle, d'une accélération contrainte engendrant du « stress », ainsi que la peur de « ne pas pouvoir suivre ». L'auteur précise ici que le sentiment de manquer de temps est une conséquence du manque de ressources temporelles, mais il ne dit rien du rythme « absolu » de vie. Il précise également que si « Tout » ne va pas plus vite – pour des raisons de limites naturelles, d'existence d'« îlots de décélération » - formés, par exemple, par certaines sectes - , de dysfonctionnements tels les embouteillages, ou encore de décélérations intentionnelles individuelles ou collectives. Mais toutes ces forces d'inertie ne représentent que des phénomènes résiduels et réactifs.

La seconde partie du livre développe « une phénoménologie de l'accélération sociale » sur les trois plans que l'auteur a distingués.

L'accélération technique provoque une accélération du régime spatio-temporel : les données spatiales deviennent moins importantes que les données temporelles dans la coordination et la synchronisation des chaînes globales d'action, et « le temps commence à perdre son caractère unilinéaire et sa fonction d'orientation parce que la relation entre les séquences et les chronologies semble se dissiper peu à peu » (p. 131). Internet, les outils de communication asynchrones, le mélange des genres historiques dans la postmodernité culturelle ou encore le recul du rôle de l'âge biologique dans l'ordonnement des séquences biographiques illustrent cette tendance. Cette accélération technique est au principe de la fluidification de nos relations à l'espace, aux êtres humains et aux choses, et donc de déstabilisations identitaires majeures.

Concernant l'accélération du changement social, H. Rosa reprend la métaphore des « pentes qui s'éboulent », imposant de courir aussi vite que possible pour rester à la même place. La compression du présent est une « diminution générale de la durée pendant laquelle règne une sécurité des attentes concernant la stabilité des conditions de l'action » (p. 143). « Tandis que la vitesse du changement, au début de la modernité, était intergénérationnelle, en passant par une synchronisation approximative avec la succession des générations dans la modernité classique, elle a augmenté jusqu'à atteindre un rythme tendanciellement intragénérationnel dans la modernité tardive » (p. 139). Les relations entre générations sont donc très perturbées, avec une « fracture » intergénérationnelle qui va en s'accroissant : jeunes et vieux vivent dans des sous-mondes isolés, ils vont « jusqu'à se nourrir différemment et parler une langue différente ». « Les expériences, les pratiques et les savoirs de la génération des parents deviennent pour les jeunes de plus en plus anachroniques et dépourvus de sens, voire incompréhensibles – et vice versa » (p. 145-146). D'ailleurs « sur le plan de la transmission culturelle, tout le monde s'accorde à reconnaître que, de nos jours, les enfants et les jeunes acquièrent de plus en plus les connaissances essentielles auprès de leurs pairs, et de moins en moins de leurs aînés ou de gens âgés ». On y reviendra, cette formulation semble discutable, si l'on accepte de considérer que la langue maternelle fait partie des « connaissances essentielles », ou encore si on prend en compte l'allongement du temps passé dans le système scolaire.

L'accélération du rythme de vie enfin, définie comme « multiplication des épisodes d'action et/ou d'expériences vécues par unité de temps en raison d'une pénurie des ressources

temporelles » (p.153). Elle peut s'évaluer objectivement – avec les budgets temps notamment, qui font par exemple état de la diminution du temps consacré au sommeil ou aux soins personnels –, et chacun la ressent subjectivement au travers des catégories communes de « stress » et d'« urgence ». Elle passe par trois stratégies : l'accélération de l'action elle-même, la réduction des pauses et des temps morts, et la réalisation simultanée de plusieurs tâches (*multitasking*). Le rythme d'augmentation de biens et d'informations disponibles étant supérieur à l'accélération de leur usage, se produit une raréfaction des ressources temporelles. Ce phénomène est accentué par le temps nécessaire pour opérer des choix de manière rationnelle et informée, pour coordonner et synchroniser les activités. Les processus de décision deviennent plus complexes. Et chacun peut mesurer combien les performances accrues des outils de communication ont pu élever les attentes sociales en la matière, un délai de réponse de plusieurs jours à un e.mail devenant difficile à admettre. Finalement ce sont les activités considérées comme importantes et dignes d'efforts qui semblent disparaître ou être sans cesse remises à plus tard. Il semble qu'il n'y ait jamais le temps pour les choses importantes à long terme. Les objectifs non liés à des *deadlines* sont peu à peu perdus de vue.

La troisième partie du livre est consacrée aux causes de l'accélération. Reprenant, dans un ordre différent, l'examen de ses trois registres, H. Rosa souligne qu'il s'agit d'un processus « autoalimenté » et « circulaire ». Ainsi, quand les ressources temporelles diminuent, on cherche à densifier les épisodes d'action, soit en accélérant par de nouvelles techniques, soit en raccourcissant les pauses, soit par le *multitasking*. L'accélération technique provoque des changements qui sont aussi qualitatifs dans le registre de l'accélération du changement social. Les horizons d'expérience et d'attente doivent être constamment révisés, il est de plus en plus difficile d'assimiler culturellement des changements toujours plus rapides, de les intégrer dans une histoire dotée de sens à l'aide de modèles narratifs. L'accélération du changement social est donc, à son tour, un puissant moteur de l'accélération du rythme de vie.

Mais cette « spirale de l'accélération » renvoie elle-même à « trois moteurs sociaux externes », distincts et extrêmement puissants.

Le *moteur économique*, celui de la gestion capitaliste : il se traduit par la recherche d'une augmentation de la productivité (de la production par unité de temps) et d'une l'avance technologique sur les concurrents, et par la nécessité d'accélérer la reproduction du capital. Pour autant, H. Rosa juge que « bien plus que les antagonismes de classes et les contradictions sociales qui en résultent, ce sont les contraintes et les promesses de l'accélération et de la croissance inhérentes à l'économie capitaliste qui marquent, de manière de plus en plus accentuée, les formes de la vie et de la société dans la modernité » (p. 210).

Le *moteur culturel*, avec le rôle fondateur de l'éthique protestante, transposé désormais dans le registre immanent de la compétition sociale, entre peur de se tenir sur « les pentes qui s'effondrent » et espoir de richesse et de profiter de la vie en vivant plus vite.

Le *moteur sociostructurel* enfin : chaque domaine – et sous domaine – de la vie sociale de chacun d'entre nous apparaît comme concurrent et perturbant pour les autres, et s'il n'est pas chargé de tâches à réaliser il sera secondarisé par rapport aux autres. Chacun des sous-système du système est donc contraint « de l'extérieur » à une augmentation du rythme des opérations. La différenciation fonctionnelle de la société a entraîné une dé-différenciation temporelle et spatiale : la planification rigide du temps est remplacée par les arrangements temporels flexibles et des oscillations micro-temporelles entre les exigences des différentes

sphères fonctionnelles. C'est ce que H. Rosa baptise la «temporalisation du temps» : les séquences consacrées à chaque domaine d'activité sont déterminées dans le temps lui-même, et non plus fixées comme blocs de temps fixés en fonction des tâches. En témoignent la fragmentation des pratiques temporelles et les tendances au *multitasking*.

Les institutions – l'Etat, l'armée – après être de puissants facteurs de l'accélération sociale sont devenues un frein à cette dernière : l'espace démocratique est mis en question parce qu'il exigerait trop de temps, notamment du temps de délibération, pour faire face à la complexification des questions ; au plan militaire l'enjeu n'est plus la destruction d'un ennemi devenu insaisissable, mais la neutralisation de son infrastructure.

La quatrième et dernière partie du livre s'attache à décrire les conséquences de l'accélération. Nous serions, depuis les années 1970 dans un moment critique où se produirait un renversement du rapport des sociétés à elles-mêmes, tant sur un plan individuel que collectif. Ce renversement s'impose à grande échelle depuis 1989, avec la conjugaison d'une révolution politique, numérique et économique. La vitesse et l'absence de résistance au déplacement des informations, de l'argent, des marchandises, des hommes, des idées et des maladies ont atteint une nouvelle dimension. « La « nouveauté » de l'époque actuelle consiste en ce que le rythme du changement social a dépassé un seuil critique – celui de la vitesse de succession des générations – et contraint par conséquent à adopter un modèle de perception et d'assimilation du temps que l'on pourrait désigner comme une temporalisation du temps lui-même, et par conséquent comme une détemporalisation de la vie, de l'histoire, de la société » (p. 269).

Au plan des *formes de l'identité*, H. Rosa décrit la montée d'une « identité situative ». Il observe une « fluidification des structures du soi stables d'antan, au bénéfice d'un rapport à soi ouvert expérimental, fragmenté et avant tout transitoire » (p. 276-277). Les composantes de l'identité « sont désormais presque librement combinables et révisables à loisir. Les familles, les métiers, les obédiences religieuses, les préférences politiques et les réseaux amicaux ne sont plus des points fixes de la vie (...) mais ils peuvent à tout instant être révisés du fait du propre choix du sujet, ou par une décision prise par d'autres que lui même » (p. 284). Et la fixation dans l'une des dimensions perd constamment son pouvoir prédéterminant pour les possibilités de choix qui s'offrent dans d'autres dimensions. L'identité devient transitoire. « Toutes les positions et décisions (fondatrices de l'identité) cessent de se rapporter à l'être pour se rapporter au temps » (p. 285) : « Savoir qui l'on est dépend à qui l'on a affaire à un moment donné (...) La cohérence et la continuité du soi deviennent ainsi dépendantes du contexte, construites de manière flexible, et sa stabilité ne repose plus sur des identifications substantielles » (p. 291). L'auteur précise tout de même qu'« une telle description ne désigne naturellement que la forme extrême de ce processus à partir duquel on ne peut même plus parler d'identité ». Mais il pense qu'il est toujours possible de parler d'identité parce que si cette dernière est « le sens de ce que l'on est qui procure une capacité d'orientation et d'action, ce sens se transforme sans que se perde le sentiment de l'identité qui guide l'action et la décision dans tous les contextes pratiques » (p.293). Et si cette « identité situative » ne décrit pas la réalité sociale de la majorité des êtres humains, elle décrit un modèle de rapport à soi qui correspond à l'évolution structurellement et culturellement dominante de la société contemporaine, et qui n'est pas sans se traduire par la montée de symptômes dépressifs associés à une incapacité à agir.

Au plan des *formes de la politique*, l'auteur identifie également l'émergence d'une « politique situative ». Dans les temps modernes il y a eu temporalisation des utopies typiques, c'est-à-dire que les conceptions d'une société alternative ne sont plus restées dans un espace

imaginaire u-topique, mais ont été projetées dans le futur. Aujourd'hui la crise du temps de la politique se manifeste le plus nettement dans la désynchronisation entre ce dernier et les structures temporelles des autres sphères sociales. La politique est contestée dans son rôle qui était de dicter le rythme des événements sociaux. Elle perd ses ressources temporelles pour trois raisons : faute de pouvoir freiner l'accélération des autres domaines, elle s'efforce de la suivre ; des domaines toujours plus nombreux font l'objet de confrontations politiques et d'appel à la réglementation, donc le temps manque au fur et à mesure que le nombre de domaines où il faut décider augmente ; enfin le besoin de planification croît au rythme où se réduit la portée prospective du planifiable, le politique se repliant sur le mode du bricolage sur les urgences des échéances où les solutions provisoires remplacent les grands projets. En plus de la *pression à l'accélération* externe, il y a une *incapacité croissante* de la politique à l'accélération interne : la portée temporelle des effets des décisions politiques augmente (irréversibilité des effets des techniques de l'atome ou du génie génétique) ; le temps nécessaire à la prise de décision rationnelle s'accroît car on a de moins en moins de certitudes sur la stabilité des conditions dans lesquelles on la prend ; et surtout il devient de plus en plus difficile de parvenir à un consensus, car le consensus sur les valeurs est moins prévisible. Finalement, le temps de la politique est révolu. La politique n'agit plus, elle réagit.

Avant de conclure sur la portée critique de sa théorisation et sur les scénarii que l'on peut anticiper à partir d'elle, H. Rosa revient sur le paradoxe d'une accélération accompagnée d'une « pétrification structurelle ». Reprenant à Paul Virilio l'expression d'« immobilité fulgurante », où « rien ne reste ce qu'il est sans que quelque chose d'essentiel se transforme » (p.344), l'auteur montre qu'aussi bien au plan culturel qu'au plan structurel accélération et immobilisation vont désormais de pair. Sur le plan culturel, les transformations rapides dissimulent une absence d'évolution ; sur le plan structurel, les risques d'incidents et d'accidents majeurs se précisent : la différenciation fonctionnelle s'accompagne d'une perte de gouvernance, la rationalisation d'une perte de sens, la maîtrise de la nature de sa destruction, l'individualisation d'une perte d'autonomie. H. Rosa récuse la valorisation par la philosophie post-moderne d'une telle perte d'emprise théorique et pratique des individus et des sociétés. Mais sa théorie critique permet-elle d'imaginer un autre avenir possible que cette perte de tout contrôle de l'humanité sur son devenir ?

H. Rosa inscrit explicitement son travail dans le prolongement des théories critiques de l'Ecole de Francfort. Selon lui la première théorie critique visait « les conditions de production », la seconde « la compréhension mutuelle », la troisième « la reconnaissance » : la prise en compte des structures temporelles permettrait de prolonger cette dernière en portant au jour tant les sources des « pathologies de l'accélération » et les nouvelles formes d'aliénation qu'elles expriment – dont la multiplication des relations superficielles et inauthentiques aux êtres et au monde – , que les raisons de la désynchronisation des sous-systèmes sociaux, dont les menaces de catastrophes écologiques sont l'un des symptômes les plus graves.

L'auteur évoque finalement quatre scénarios possibles, dont le premier, celui d'une course effrénée à l'abîme est selon lui, de loin le plus vraisemblable. Il l'imagine sous le visage de la catastrophe finale de l'écosystème, ou d'un effondrement total des hiérarchies sociales et axiologiques modernes. Il en cite quelques variantes, comme des catastrophes nucléaires ou climatiques, de nouvelles maladies se propageant à une vitesse fulgurante, de nouvelles formes d'effondrement politique, l'éruption d'une violence incontrôlable. Les trois autres scénarios lui paraissent bien moins vraisemblables : l'élaboration d'une nouvelle forme de contrôle et de stabilisation institutionnelle du processus d'accélération (le projet de la

modernité serait alors conciliable avec de nouveaux dispositifs plus dynamiques) ; l'imposition d'une exigence organisatrice aux forces accélératrices en voie d'autonomisation, sorte de « freinage d'urgence », mais qui signifierait l'abandon du processus de modernisation, une sortie de l'histoire radicale et révolutionnaire, une révolution contre le progrès ; enfin l'abandon définitif du projet de la modernité, avec la naissance de formes authentiquement post-modernes de la subjectivité et de la politique, formes traduisant le renoncement à toute ambition d'autonomie et de gouvernance.

L'insatisfaction du lecteur est sans doute d'abord provoquée par cette impression d'enchaînement et de déchaînement implacable des forces de l'accélération qui conduisent l'espèce humaine à sa perte. Certes H. Rosa relève l'existence de quelques tendances et acteurs qui s'y opposent, mais elles sont de l'ordre de la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Le lecteur s'interroge également devant des développements qui radicalisent des tendances à l'œuvre. Même si l'auteur prend soin de préciser parfois qu'elles ne concernent pas la majorité de la planète ni de la population, qu'il s'agit de « formes extrêmes » indiquant la direction de l'évolution, on reste sceptique devant certaines formulations. Ainsi en est-il des passages sur l'incapacité croissante des générations anciennes à transmettre quoi que ce soit aux nouvelles compte tenu de la vitesse des transformations sociales, ou encore sur l'affirmation d'une « identité situative » des sujets. Comment soutenir en même temps que « savoir qui l'on est dépend à qui l'on a affaire à un moment donné », que « la cohérence et la continuité du soi deviennent dépendantes du contexte », mais que demeure « le sentiment de l'identité qui guide l'action et la décision dans tous les contextes pratiques » ? Au-delà de la résistance empirique d'une série de dispositifs temporels issus de la modernité à la fluidification sociale – solidité de la séquence « scolarisation-vie active-retraite », stabilité de l'emploi d'une part importante de la population active, crédit à la consommation, qui aurait même tendance à s'allonger pour ce qui est du crédit à l'accession à la propriété du logement – on pourrait évoquer la transmission de la langue maternelle comme modalité de la continuité culturelle intergénérationnelle. Plus au fond, H. Rosa est-il suffisamment attentif à la multiplicité des temps, à l'existence de multiples temps dominés et aux temps des dominés, dans leurs potentialités à refonder une ou des alternatives au mode dominant de l'accélération ? S'il est clair qu'une course de vitesse est engagée entre les forces des marchés et celles qui se construisent pour un développement durable et solidaire de la planète², une reconquête du temps libre, ou encore le maintien des solidarités entre générations, ces dernières sont-elles battues d'avance ? C'est sans doute en articulant mieux les contradictions sociales (notamment de classes) avec la logique de l'accélération – plutôt que de les opposer et de minorer les premières, comme le fait H. Rosa - que l'on pourrait avancer dans cette voie.

² Voir à ce sujet les réflexions de Carmen Leccardi propos de la portée du mouvement de critique de la mondialisation néo-libérale. « Nouvelles perspectives temporelles dans la « société de l'accélération », *Revue de Sciences de Gestion*, 49, 2005, pp. 23-37.

